

ESSENCE

5 octobre 2019

OUVERTURE : DÉCLARER LES COMBUSTIBLES FOSSILES INSTRUMENT CRIMINEL

L'ouverture commence avec un rituel répété : le monde est plus chaud que jamais, plus pollué, allant vers l'extinction plus vite que jamais. Mais cette fois le ton de l'ouverture est plus tranchant. L'équipe de la session essence partage avec le public une position sur laquelle elle s'accorde : les combustibles fossiles doivent être discrédités et déclarés instruments criminels. Ce n'est pas une analyse mais une position.

Et une autre confession : lorsque la 16e Biennale d'Istanbul a ouvert, il a été appris avec regret que certaines entreprises dont le seul domaine d'activité est les combustibles fossiles figuraient parmi les organisations soutenant la Biennale. L'acceptation de ces parrainages lors d'un événement artistique plaçant la crise climatique en son centre n'est pas considérée comme juste. Pourtant la valeur ressentie d'être ici, de porter ces questions à l'ordre du jour, que cette plateforme ait été ouverte, est également exprimée. La tension de parler de l'intérieur est aussi ancienne que la Biennale elle-même, mais birbuçuk est l'une des rares voix à porter cela ouvertement sur scène.

LE PRIX D'UN LITRE D'ESSENCE

Un économiste prend la scène. La question semble simple : combien coûte un litre d'essence ? Le prix de la veille avait été vérifié – 6,80 liras du côté européen d'Istanbul, 6,86 du côté anatolien. Calculé à la décimale – une précision qui fait penser à quel point les comptes sont tenus méticuleusement. Un litre de pétrole couvre environ douze kilomètres entre les villes. De Yedikule au site de la Biennale c'est onze, douze kilomètres – équivalent à un litre.

Mais le coût réel n'est pas cela. Quand on commence à calculer le coût d'un litre d'essence, le grand livre croît comme une avalanche : la destruction écologique dans les géographies où le pétrole est extrait, la pollution des processus de raffinage, l'empreinte carbone de la chaîne d'approvisionnement, le coût humain et économique des guerres menées pour le pétrole – la facture de sang s'étendant du Vietnam à l'Irak, de la Libye à la Syrie. Le coût sanitaire des gaz d'échappement inhalés : asthme, cancer, mort précoce. Et le plus lourd – la facture climatique que les générations futures paieront, l'endettement de personnes pas encore nées. L'économiste dit qu'il sait calculer les coûts, mais aucun système comptable ne peut calculer la totalité de ce coût. Parce que certains prix ne peuvent pas être convertis en unités monétaires. L'économie écologique est précisément le domaine essayant de rendre visibles ces prix incalculables – et le pétrole est l'un des exemples les plus douloureux dans ce domaine.

Nous faisons tous partie de l'essence d'une manière ou d'une autre, nous en sommes des consommateurs. Mais nous payons 6 liras 80 kuruş et ignorons le prix réel.

NOTRE MAISON BRÛLE

La scène s'assombrit. Plusieurs voix s'élèvent. Un collage compilé à partir de différents discours de Greta Thunberg – traduit en turc, parfois se brisant, se craquelant, se répétant. C'est une performance : les mots d'une fille de seize ans sortent de plusieurs bouches, certaines chuchotant, certaines criant. « Notre maison brûle. Je suis là pour le dire. » Espoir, panique, colère, désespoir s'entremêlent.

"Notre maison brûle. Rien ne peut être une excuse pour ne rien faire. Quand nous passons à l'action, l'espoir est partout."

La performance porte sur scène le paradoxe le plus frappant de Greta : une enfant étant contrainte de prêcher aux adultes. « Mon nom est Greta, j'ai seize ans » — cette phrase s'alourdit à chaque répétition. « Je veux me sentir en sécurité, marchant seule la nuit, assise dans le métro » — la crise climatique est une question de sécurité, une menace existentielle. La génération dont les avenir sont volés parle et la salle écoute en silence. Les émissions doivent être réduites de moitié en onze ans. Tout le monde dans cette salle entend cela — mais combien sont venus en voiture ?

ART ET BLANCHIMENT : L'HISTOIRE DES PROTESTATIONS DE MUSÉES

Un professionnel de musée monte sur scène et, en se présentant, dit « si je me définis comme activiste j'aurai fait une injustice aux autres participants ici » — mais ce qu'il raconte est l'activisme lui-même. Art wash : des compagnies pétrolières, des fabricants d'armes nettoyant leur réputation en parrainant des institutions artistiques. Dans le propre langage des entreprises, c'est la « gestion de réputation. » Le récit commence en Angleterre : le mouvement Liberate Tate, à travers six ans de protestations persistantes de 2010 à 2016, a réussi à mettre fin au parrainage BP-Tate.

Le musée a des centaines de milliers de membres — cette base rend possible la mobilisation de l'opinion publique. Le succès se propage par vagues : aux Pays-Bas, Fossil Free Culture met fin au parrainage de Shell au musée Van Gogh. En France, Liberate Louvre lutte contre Total — ils ont organisé une nouvelle action la semaine dernière. Le professionnel de musée remonte encore plus loin — en 1969, à l'Artworkers Coalition. Le coût de la guerre du Vietnam était de 70 milliards de dollars, la course à l'espace dix dollars par Américain. La classe moyenne est écrasée. Un groupe d'artistes présente au MoMA une liste de treize demandes : droits des artistes, plus d'espace pour les artistes noirs, accès de la classe ouvrière au musée. Seule une demande est acceptée : entrée gratuite un jour par semaine. Le MoMA la supprime deux mois plus tard en citant des pertes de revenus, est contraint de la rétablir par des protestations. Ces jours d'entrée gratuite continuent jusqu'aux années 1990 — puis transférés successivement aux parrainages de Target et Uniqlo. Les corporations ont pris la place du public. Et puis une confession frappante : « Je suis avant tout un professionnel de musée et le principal sponsor du musée dans lequel je travaille est une compagnie pétrolière. » Dans le contexte turc les bases de membres des musées sont faibles ; le parrainage est une nécessité.

Nous pouvons ouvrir la discussion sur le parrainage pétrolier non avec dix mille mais avec cent mille membres — une position délibérément provocatrice.

"Les entreprises peuvent entrer très confortablement dans les espaces que le public n'a pas revendiqués. Je ne trouve pas juste, à ce stade, de se plaindre de cela dans les pays où le public n'a pas revendiqué ses espaces."

DE SINOP AUX RUES : LA RÉBELLION CLIMATIQUE

La dernière présentation est la plus personnelle. Le représentant turc d'Extinction Rebellion raconte un voyage qui a commencé en allant seul dans la rue. Sa motivation : voir ce que Greta a accompli à quinze ans et vouloir partager plutôt que confier ce fardeau à un enfant.

Le moment le plus fort de l'histoire se passe à Sinop. Un enfant a décidé d'organiser une grève climatique. Les enfants ont préparé leurs pancartes, ils voulaient marcher eux-mêmes — « nous sortons définitivement » ont-ils dit. L'organisateur a hésité : comment les forces de sécurité traiteront-elles les enfants ? Les familles seront-elles fâchées ? Prenons des photos et partageons-les, a-t-il suggéré. Mais les enfants étaient résolus. Ils ont marché tellement sincèrement qu'ils tenaient leurs pancartes non contre leur poitrine mais vers l'extérieur, vers les gens, en les montrant. Puis ils sont allés jouer dans le parc. L'activiste s'est allongé sous un arbre et a regardé les enfants — même voir quelque chose comme ça dans les conditions d'Istanbul était une source de joie.

Mais le soir un enfant est revenu et a dit : « C'était la première fois depuis des années que j'ai joué comme un enfant. » Cette phrase se loge dans la poitrine de tout le monde. Les enfants eux-mêmes ont choisi de se battre pour la justice climatique — mais avons-nous involontairement placé un fardeau sur eux ? Sont-ils incapables de vivre leur

enfance ?

"Les enfants font vraiment de leur mieux. Notre génération, nous les adultes — luttons-nous suffisamment pour cela ?"

COHÉRENCE : EN TRAIN POUR ANKARA

La session de questions-réponses gagne une profondeur inattendue. La première question est simple : « Quelle était votre motivation ? Par où ceux qui ne peuvent pas passer à l'action devraient-ils commencer ? » Mais les réponses ne sont pas simples. Action individuelle ou transformation structurelle ? Cette tension est l'objet essence lui-même — la connexion entre la consommation individuelle et la violence systémique. Un chercheur raconte une vieille histoire : en 2007 ils ont recueilli près de 170 000 signatures pour la ratification du Protocole de Kyoto, sont allés au parlement. Lors d'une session de commission un parlementaire a demandé — comment êtes-vous venu à Ankara ? La réponse « nous sommes venus en train » a créé un choc. Après, les bureaucrates ont longuement discuté : « Regardez, ils ne prennent même pas l'avion, vraiment. » La cohérence est persuasive.

Mais l'action individuelle seule ne suffit pas. L'énergie dépensée pour le recyclage à Istanbul comparée à l'Angleterre représente une montagne de différence — sans que le service vienne à vous, il n'est pas possible de réduire les émissions par un effort individuel seul. Les mesures individuelles prises sans changer les politiques n'ont aucun effet sur les émissions. Une voix propose le concept de « capitalocène » : non pas l'anthropocène mais une ère originant du capitalisme. La chaîne reliant l'essence au colonialisme, le colonialisme à l'agriculture industrielle, l'agriculture industrielle à la crise climatique se trouve précisément dans ce concept.

Et un petit mais frappant moment dans la salle : quelqu'un avoue être entouré de tant de véganes qu'il a maintenant honte de dire qu'il ne l'est pas. L'action individuelle créant une pression sociale — c'est aussi un mécanisme de transformation, doux mais efficace. Avec le rappel de la résistance contre l'extraction d'or dans les montagnes de Kaz, la salle s'élargit : la semaine prochaine, une action de trente mille personnes est attendue à Çanakkale ; le permis d'Alamos Gold expire le 13 octobre.

Tandis que le rassemblement essence se disperse de la salle, tout le monde sait que le coût d'un litre d'essence n'est pas de 6 liras 80 kuruş. Mais personne ne peut calculer combien il est. Peut-être que le fait qu'il soit incalculable est le coût le plus réel de l'essence.